

liables et hostiles que les banquiers, les grands industriels, les Bourbons du Sud, les appareils politiques des grandes villes et, sur la gauche, le mouvement ouvrier organisé et les noirs du Nord. Malgré des défections de second ordre, Roosevelt réussit à maintenir ces forces divergentes sous un même toit, d'abord par un système complexe de réformes, de concessions et de démagogie, et ensuite par le programme de guerre.

Une fois que le couvercle de la guerre fut levé et que la lutte des classes recommença à faire rage, une lutte entre les fractions pour le contrôle du parti était inévitable. Cette lutte se termina rapidement par la victoire totale du gang Truman-Byrnes, du grand patronat, et la défaite de l'aile du *New Deal*. Cette victoire se scella par le renvoi, par Truman, de Wallace, qui était le dernier symbole du réformisme rooseveltien d'avant guerre.

Les dirigeants actuels du Parti démocrate héritent d'une crise sociale en gestation, qui n'est pas seulement une continuation, mais une aggravation de la crise à laquelle Roosevelt eut à faire face en 1932. Ils n'ont ni les ressources matérielles, ni les ressources politiques qui étaient à la disposition de Roosevelt. Par exemple, au lieu d'une dette nationale de 30 milliards, telle qu'elle était au moment où Roosevelt commença son programme de réformes, ils ont maintenant à faire face à une dette nationale de 260 milliards. Au lieu d'une classe ouvrière atomisée et clouée de stupeur par le krach, ils se trouvent en face d'un mouvement ouvrier organisé de 15 millions d'hommes combattant résolument pour sauvegarder leur niveau de vie.

Pour l'instant, le principal bénéficiaire du mécontentement envers le parti démocrate a été le parti républicain. Le parti républicain n'a que peu ou pas d'attrait pour les travailleurs. Il profite du dégoût envers les démocrates — et particulièrement de l'absence d'un parti ouvrier.

C'est pourquoi tous les représentants du capitalisme s'efforcent de maintenir intact le système bi-partite qui garantit le monopole de Wall Street sur la vie politique. Ils tiennent à tenir les masses emprisonnées dans ce cercle vicieux. C'est aussi pourquoi ils exercent une pression des plus fortes sur les libéraux et les dirigeants ouvriers pour maintenir les travailleurs enchaînés dans le système actuel des deux partis.

Les conditions objectives n'ont jamais été aussi favorables pour lancer avec succès un Labor Party aux Etats-Unis. Les travailleurs, désillusionnés par le parti démocrate et méfiants à l'égard des républicains se rallieraient par millions derrière un parti qui leur serait propre. De nombreux anciens combattants, des noirs et des éléments mécontents des classes moyennes suivraient. Avec les effectifs énormes des syndicats et le soutien d'autres couches de la population, un Labor Party à l'échelle de la nation deviendrait rapidement, non un « troisième » parti, mais le second parti du pays, défiant le premier pour la suprématie politique.

Alors que la bureaucratie de l'A.F.L. continue dans l'ensemble à suivre la politique de Gompers, de « récompenser les amis et punir les ennemis » chez les deux partis capitalistes, le C.I.O. a été, presque dès sa naissance, obligé de chercher une forme modifiée d'expression politique, marquée d'abord par la formation de la *Labor's Non-Partisan Political League*, et plus tard du P.A.C. Ce qui a caractérisé le P.A.C., dans l'ensemble, est le fait qu'il a soutenu des candidats capitalistes par des méthodes plus organisées et plus agressives. Bien qu'originellement organisé pour faire élire Roosevelt avec les voix ouvrières et pour empêcher la formation d'un Labor Party, le P.A.C., en tant qu'expression politique de la couche la plus dynamique du mouvement ouvrier organisé peut, dans la prochaine étape, jouer un rôle très important dans le lancement du Labor Party.

Le triomphe de la réaction au sein du parti démocrate, qui ne permet pas de le distinguer du parti républicain, et sa rapide décomposition, ont mis le P.A.C. devant le problème suivant : quel parti soutenir ?

Reculant timidement devant la tâche de faire face aux capitalistes avec un parti politique indépendant, et craignant l'indépendance politique des travailleurs, la bureaucratie du P.A.C.

essaye de ressusciter le fantôme du New Deal, grâce à une bouillie progressive qui réformerait le parti démocrate. C'est là une tâche sans espoir.

L'agressivité du P.A.C., le progrès qu'il représente par rapport aux anciennes méthodes politiques ouvrières et sa puissance croissante (adhésion des cheminots) rentrent en conflit de plus en plus aigu avec les objectifs timides et conservateurs qui lui sont imposés par sa direction timide et pénétrée de la mentalité capitaliste. Avec la mort de Roosevelt, cette contradiction se manifeste de plus en plus clairement. D'un côté, la direction du P.A.C. se trouve de plus en plus incapable d'assurer le soutien de candidats capitalistes ; d'autre part, elle a été forcée, en plusieurs occasions, de mettre en avant ses propres candidats (candidature de Frankenstein à Detroit).

L'impasse dans laquelle se trouve la direction du P.A.C. et les contradictions au sein du P.A.C. offrent au parti une occasion favorable pour intervenir en défendant la nécessité d'un Labor Party avec son programme extrêmement clair.

Cela permettrait au S.W.P. de former une alliance avec les meilleurs éléments qui sont dans le P.A.C. et de cristalliser la tendance croissante vers un Labor Party qui se développe dans les rangs ouvriers. Une intervention active du S.W.P. dans cette situation tout à fait fluide devient d'autant plus nécessaire que la direction du P.A.C. peut essayer de faire dévier sur la voie d'un troisième parti capitaliste cette tendance des travailleurs vers un Labor Party.

Jusqu'à maintenant notre attitude envers le P.A.C. n'a pas été assez souple. Repoussé par le soutien que le P.A.C. apportait à des candidats capitalistes, le parti ne fut pas suffisamment conscient des possibilités latentes dans le P.A.C. Il est nécessaire d'opérer un redressement net à ce sujet. Le *Socialist Workers Party* ne soutient jamais les candidats des partis capitalistes, en quelque circonstance que ce soit, qu'ils soient soutenus ou non par le P.A.C. ou une autre organisation ouvrière. Mais, en même temps, les militants syndicaux du parti doivent pénétrer le P.A.C. et travailler côte à côte avec les travailleurs, qui sont en train de faire l'expérience du P.A.C. et les aider à en tirer les vraies leçons.

Pour le moment, notre participation au P.A.C. représente un moyen de transformer notre revendication d'un Labor Party d'un mot d'ordre de propagande en un mot d'ordre d'agitation.

Une évolution semblable est la formation du Labor Party à l'échelle locale ou de l'Etat, particulièrement dans les cas où nos camarades ont de l'influence dans les syndicats et où les conditions sont favorables. Ceci est particulièrement important. Il ne faut pas envisager d'une manière unilatérale, donc fautive, la formation du Labor Party d'un point de vue purement national et ignorer les possibilités locales qui semblent limitées au premier abord, mais qui peuvent se révéler décisives en dernière analyse.

Pour rendre notre travail plus efficace, nos camarades doivent se familiariser avec les conditions, les tendances et les particularités, existant localement — depuis les questions locales jusqu'aux caractéristiques des hommes politiques — pour pouvoir concrétiser et traduire notre revendication d'un Labor Party dans le langage de l'expérience des travailleurs dans leurs localités respectives.

En rapport avec cela, il est nécessaire de mettre en avant une législation ouvrière et sociale en soulevant ces questions au sein du P.A.C., en organisant des actions de masse et en exigeant que les candidats soutenus par le P.A.C. défendent une telle législation. De simples machines électorales, qu'elles sont, les sections locales du P.A.C. peuvent et doivent être transformées en organismes fonctionnant en permanence, suscitant l'action autonome des travailleurs et accélérant leur politisation.

Le sort du P.A.C. ne dépend pas seulement de la volonté et de la politique de sa direction impotente. Il se décidera dans la lutte. Le mot décisif sera dit par l'aile gauche du C.I.O., qui devra donner sa plus claire expression au mouvement pour le Labor Party.

XI. — Le changement dans le caractère et les méthodes de notre parti

Sous l'influence de la crise les travailleurs américains, particulièrement les militants syndicaux, qui sont très sensibles au programme de notre parti, se polariseront en nombre de plus en plus grand autour de nos idées et de nos méthodes révolutionnaires. Cela ne se fera pas automatiquement. La condition première pour que cela se produise est que notre parti démontre dans l'action la justesse de sa politique et sa capacité d'organiser les masses mécontentes et de fournir une direction à la lutte. Les commentateurs et critiques éloignés de la lutte des classes, les politiciens du lundi matin, quels que soient

leurs bavardages, seront complètement ignorés. Les travailleurs n'écouteront que ceux qu'ils trouveront à leurs côtés dans la lutte et qui démontreront dans les faits leur dévouement et leurs capacités.

Ce dont on a besoin, ce sont des dirigeants qui sachent comment faire passer la théorie dans la pratique, c'est-à-dire un parti marxiste d'action. Cela a toujours été notre but conscient. Depuis le début de la lutte contre l'opposition petite-bourgeoise en 1940, nous avons fait des pas très importants dans cette direction.